

CAILLES EN SARCOPHAGE

DU MÊME AUTEUR

S'il est défendu de pleurer, Éditions Robert Laffont, 1987
(premier roman traduit du roumain par Alain Paruit).

Cailles en sarcophage, poèmes avec les dessins de Lisa Delgado, Éditions Editinter, 1997 - Prix du Val de Seine.

Trans-sylvania, poèmes avec les pastels secs de Gianne Harper, Éditions Signum, 1998.

Sainte Perpétuité, roman, Éditions Julliard, 1998.

Klothô, poèmes avec les gravures de Maria Desmée,
Éditions Jacques Brémond, 1999, Prix Voronca.

La grâce de l'ennemi, roman, Éditions Fayard, 1999.

Lisa Delgado est étudiante en anthropologie de l'art. Elle a illustré quelques poèmes de Maria Maïlat afin d'entrer en relation intime avec elle sans qu'elle s'en aperçoive.

MARIA MAÏLAT

Cailles en sarcophage

Prix de l'Édition du Val de Seine 1997

Dessins de Lisa Delgado

EDITINTER

© Editinter, 2000
ISBN 2-914227-
ISSN 1264-1413

« Dans un monde qui se réduit à un tout immédiat »

Wallace Stevens

« La poésie n'a pas à traduire des événements. Elle traduit
des images, des sensations, des impressions fugaces. »

Louis Calaferte

à vous
oiseaux migrateurs,
amis gourmets,
femmes-philosophes

I

cailles en sarcophage - côté quartier

Bruits de palier - 1°

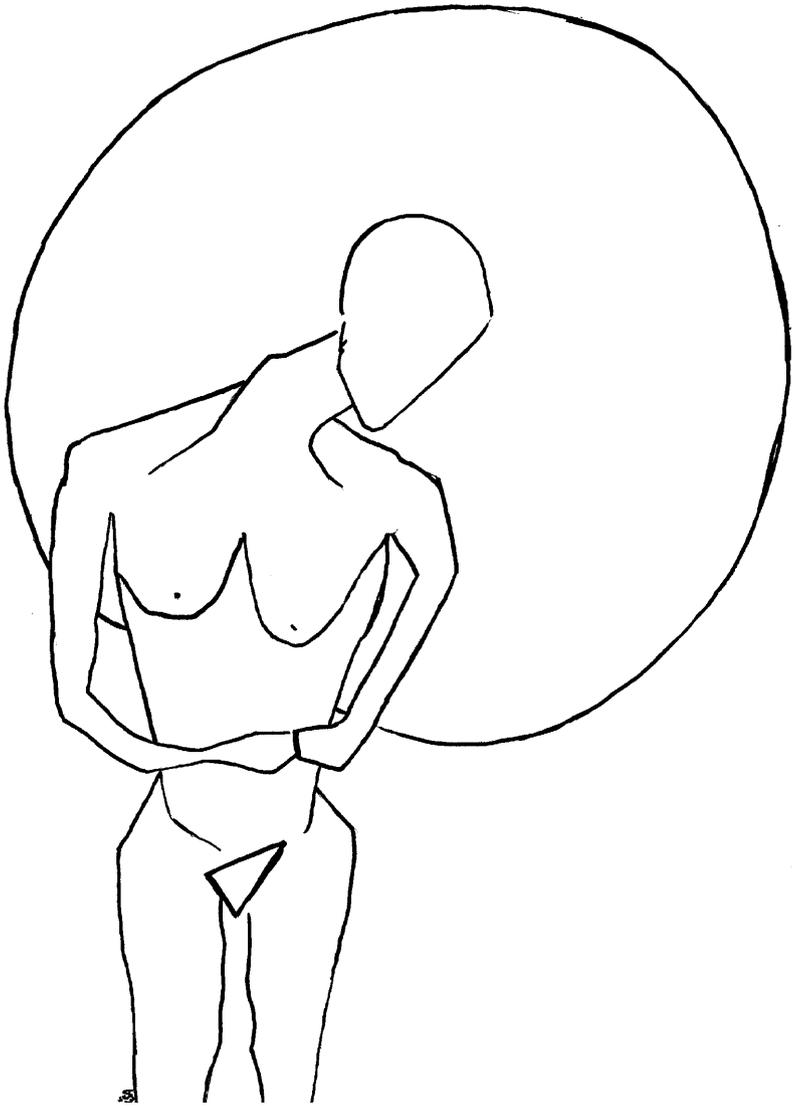
Dans un immeuble du début de siècle
la révélation court de bouche à oreille
il est apparu que les cambrioleurs évitent
les maisons où les livres s'entassent sur les murs

La voisine affirme qu'un voleur s'est fait prendre
ébahi par tant d'ouvrages inconnus.
Les policiers l'ont trouvé lisant des poèmes
menottes aux poignets, il lit toujours.

Un cas d'école au crépuscule

le canari saute sur ses petites pattes en liberté
le chat abandonné aux Buttes Chaumont est affamé
le canari parle le chinois le français et chante
un mariacalas pour les passants
un bruit sec casse sa voix
un bruit de vertèbre fracassée
les sons giclent rouges sur le rocher
écarlates sur la jupe de la petite fille
le chat a la bouche pleine
et la petite fille a le museau cousu
Motus crie l'institutrice
Motus

le thérapeute fin soûl s'affaisse dans son fauteuil
oh, si embarrassé de voir cette jupe ensanglantée
il s'endort sur les plumes et fait un rêve
les dépouilles du canari encombrant le placard
le chat s'assoupit en attendant une autre démonstration
les enfants quittent le jardin public
« c'est l'heure d'aller au lit » crie la mère
le canari surgit sur ses petites pattes libres
il n'a plus de tête,
la petite fille rêve et son ventre se vide de sang
elle se met à hurler la bouche cousue
le thérapeute et la mère regardent un film le volume du
son est monté au maximum
le film est muet
l'orage grogne dehors seulement
et que personne n'écoute à la porte !



L'exception de la nature féminine

M à K.B.

toute la journée
son corps s'amenuise
entre les chaises et les fauteuils,
les tables et les machines intelligentes
- ses mains gagnent sa vie -

ses lèvres fabriquent des sons, des sourires au téléphone,
ses hanches restent tapies dans une jupe mal coupée,
ses coudes ne se montrent pas
son cou se raidit dans le col roulé
- toute la journée, ses mains gagnent -

la nuit, au moment imprécis d'une insomnie sans sursis
elle a faim
elle est prise par une fringale délirante
- une faim lunatique la pousse

sous la carapace de la tortue géante
que le démon familial achève
pour le dîner de Babette.

L'hiver nous vient toujours d'ailleurs

Noël est passé

les restes des fêtes sont partis à la poubelle

- rien à signaler sur les victimes et les otages je longe le canal gelé et l'Écluse des Morts

mes pieds tâtonnent le verglas

mes escarpins d'été ont perdu leur style

les oiseaux fantômes flottent sur les glaces en dérive

j'entre dans une papeterie bien chauffée

une papeterie où l'air swingue avec Duke

- rien de révolutionnaire je demande à essayer un stylo doré, la vendeuse n'a aucune raison de se montrer

aimable, ma carte bleue a perdu ses pouvoirs de sésame

- rien de menaçant dans sa voix une lame de malaise tranche le swing, je la prie d'accepter un chèque, je lui explique

- rien de révolutionnaire combien est vital pour moi un stylo en plein hiver.

je rebrousse chemin
heureuse d'être en possession d'un stylo neuf
- rien de menaçant
les oiseaux fantômes flottent sur les glaces en dérive
il fait nuit,

j'écris des lettres à mes amis lointains,
à ceux qui partent sans laisser d'adresse.

Chaque chose en son temps

le coiffeur et la pharmacienne
la vendeuse de parfums et le journaliste occasionnel
le tueur de chatons et le marchand de fleurs
sont tous de vieilles connaissances

ils se croisent même en janvier
au marché Saint-Quentin devant l'étalage de l'apiculteur -
ses ruches crèchent sur les toits de Paris
ses bougies magnifiques coûtent cher mais
illuminent toute une nuit d'amour -

*quelle perspective de là-haut! s'exclame la maîtresse
lorsque le guide des Japonais reviendra au bercail je me
laisserai prendre uniquement
à la lueur de cette flamme exquise*

l'apiculteur propose de lui fournir à domicile
une boîte entière
le tueur de chatons se frotte le nez en expliquant
combien il est allergique au pollen
l'apiculteur hausse les épaules
chaque chose en son temps, dit-il,

et lui offre une tisane à l'eau-de-vie de mirabelle.

Passe-temps dans le XI^e parisien

*« un stage sur scène subtil mélange
ethnique et expérimental
sonorités caustiques et modernes
aux platines, aux microsillons, aux saphirs
100% esprit ouvert
ambiance jazz
Drum'n'Bass au Cithéa
rue Oberkampf
entrée libre
album vérité
disponible en CD »*

le clochard licencié en lettres classiques lit l'affiche,
il a l'habitude de penser qu'un autre monde vit
sur un paquebot illuminé à côté de sa barque

il rame avec un revenu minimum de survie
sans la vocation des solitaires, il rame
et pour tromper l'accalmie du samedi soir,

il imagine

la langue française dans le ventre
d'un poisson tué pour amadouer
un dieu anthropophage.

Rétrospective à vol d'oiseau

Mes amies divorcent et se remettent en couple chaque année
la répétition aide la vie même si mes amies n'ont pas d'ailes
elles migrent d'un nid à un autre avec l'acharnement des bâtisseurs
elles refont leur vie, réécrivent leur histoire et j'écoute le récit
de leurs amours, de leurs guerres et des pactes bafoués,
tout ce que l'avocat, l'huissier et les voisins leur conseillent
de faire ou de ne pas faire et j'approuve leurs démarches au dîner

Au repas de midi, mes amies oublient le rendez-vous avec
leurs propres enfants devenus adultes divorcés ou décédés
- selon leur destin - et de même manière,
elles ne me posent jamais de questions intimes,
elles m'aperçoivent vaguement dans mes habits noirs,
cachée derrière mes lunettes de panthère rose,
mon sourire épanoui les rassure à toute heure.

Puis, un jour, mes amies cessent de raconter leur vie au dîner,
un faire-part m'annonce leur disparition fulgurante,
la mort due à une maladie incurable, sans signe prémonitoire.
Nous n'avons jamais évoqué l'existence d'un sein,
d'un utérus ou d'un grain de beauté qui se mettent à pousser
d'une façon aberrante...
Voilà que tous ces organes font le siège jusqu'à la morgue.

Je commence à attendre les aveux de la mort
en espérant de passer inaperçue à son dîner,
je finirai par me sentir soûle de souvenirs immortels
pendant que mes amies s'évanouissent
derrière cette porte blindée
couverte de fleurs en papier mâché.

Des cailles en sarcophage

*« il s'agissait là d'une invention du chef cuisinier
du café Anglais (...), connu dans tout Paris
pour le plus grand génie culinaire du siècle... »*

Karen Blixen

la table à la nappe immaculée
aux verres de cristal ancien
la table pour douze convives fidèles
est dressée au milieu du salon
dans l'éclat des bougies multicolores
les chaises sont vides
le chat égyptien se languit sur le sofa

l'hôte est debout
devant la fenêtre avec vue
sur la pyramide - dehors
la ville aux mille échanges furtifs
s'accroche au ciel
les rues se croisent sans mémoire
rien n'a changé

les amis se mélangent aux traîtres
la nuit tombe à l'heure
debout à la fenêtre, l'hôte referme le livre
son sourire revient d'un souvenir lointain
le chat rêve d'une chasse aux moineaux
bientôt, les invités défileront
à travers la porte vitrée d'un autre siècle

bientôt,
les inventions du chef cuisinier
prendront possession
de leurs corps
leur esprit s'ouvrira vers
le vaste monde rythmé
par le boire et le manger

le serveur remplira les verres de sang
mis en bouteille au château
les calembours ailés seront à l'honneur
le magnifique repas effacera un instant
l'âpre venin alourdissant les langues
à l'aube,
au troisième chant d'un coq en pâte.

Bruits de palier - 2°

La voisine pense que les écrivains ne lisent point
elle possède même l'autographe d'une personnalité
qui ne savait pas déchiffrer un texte

- ou ne reconnaissait-il plus les mots des autres ?

Le poète se surprend à penser comme la voisine :
quelle drôle d'aventure d'ouvrir les livres des autres
lorsqu'on est soi-même habité par une bibliothèque
- ou par un seul et unique texte (le Nobel, pensez-y !)

Quelle drôle d'aventure de lire à haute voix
lorsque la lecture cache la puissance magnétique,
la dernière goutte de pluie tombée au milieu du désert
- ou l'espoir du navigateur solitaire au Cap Horn

Poème aux contours flottants du vendredi soir

le passant de ce soir a le dos voûté,
il traverse le pont au-dessus des eurostars,
sur l'asphalte fraîchement nettoyé
- l'homme semble affronter la houle

il dépasse la femme aux cheveux gris,
elle brandit sa canette de bière,
nous sommes vendredi, se dit-il à haute voix,
- il faut se donner un but dans la vie

il traverse la rue dans son pardessus d'été,
il s'arrête devant l'échoppe de l'Algérien,
ses clémentines viennent du Maroc ou de Corse,
- il faut avancer et surtout choisir.

L'homme indécis compte son argent,
un franc tombe de sa main dans le caniveau,
la perte ranime le spectre d'autres défaites
- un sou perdu porte bonheur, dit le commerçant,

il lui propose un rabais sur le prix,
ses yeux rieurs buttent contre le silence de l'homme
sur son dos voûté flotte un passé aux ailes brûlées
- le chien renifle l'odeur importée du Maroc ou de Corse

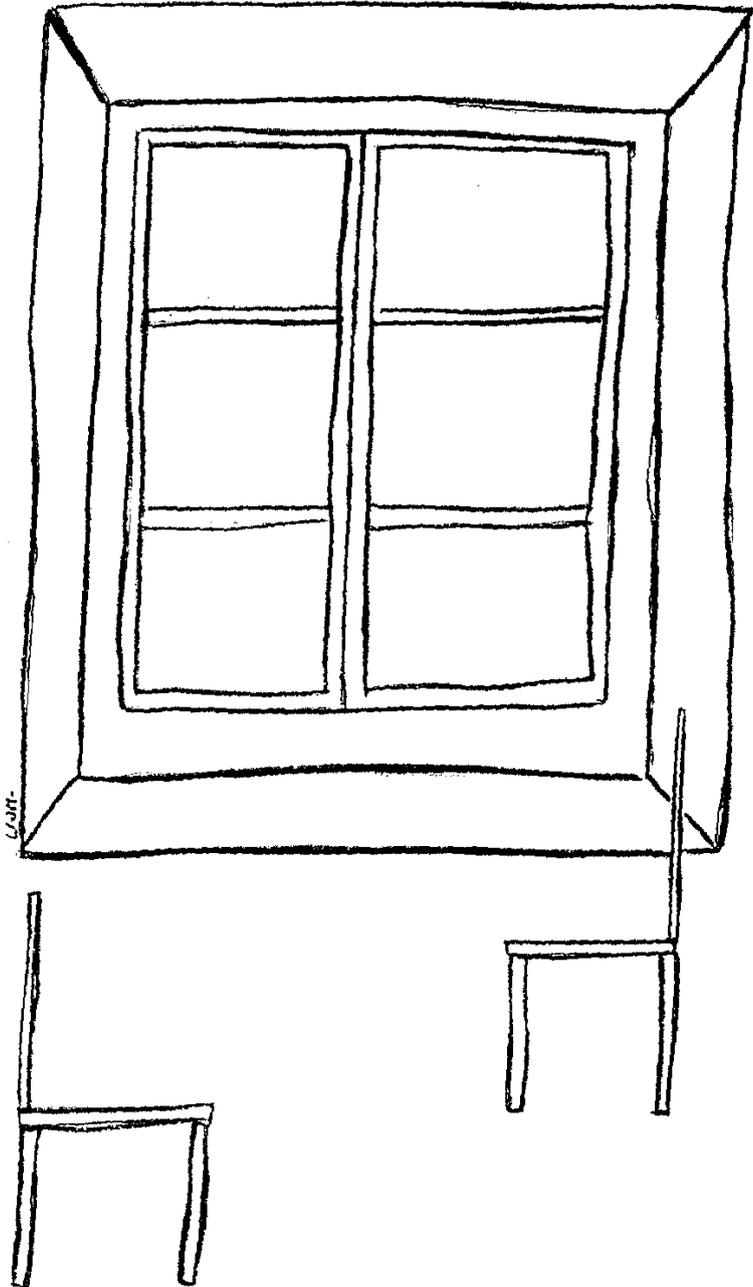
qui saura d'où vient ce poème ?

Théorie à usage rebelle

*« Les souvenirs d'enfance appellent la vibration,
l'aigle, l'orage...
L'enfance est l'envie de se laisser partir
et la peur de se voir ravi.
Nous héritons ainsi une damnation obscure :
elle nous arrive depuis le Bon Sauvage. Je suis sa femme
et je sais que l'enfance reste cachée à jamais
dans mon ventre ».*

Ainsi parla cette femme en chemise de nuit
se promenant dans le jardin d'un asile,
Marie était étudiante
en première année de psychologie clinique,
ses ongles étaient rongés jusqu'au sang et ses nuits blanches,
elle croyait que la théorie allait lui épargner la souffrance
elle croyait que l'explication et la guérison allaient ensemble.

Depuis, son chemin s'est égaré aux confins de la poésie,
Freud s'est noyé dans les larmes de Zweig,
« oh, mais l'un n'empêche pas l'autre »
lui souffle l'homme nouveau
dans son bureau calfeutré de la rue des Saints-Pères,
« malheureusement, oui », répond Marie,
honteuse d'une dissidence tardive
devant le clan de tous ceux qui savent calculer le coût
d'une thérapie
et vous expliquent si bien le chant des sirènes.



Les bonshommes d'un quartier en plein développement urbain

commencez par les tigres Tamoul réfugiés dans une cave
et le dieu éléphant qui aime la danse sensuelle des filles
et protège ceux qui s'opposent à l'or et à la violence

passez chez le cordonnier boiteux qui refuse la carte bleue
parce qu'il n'a rien changé dans son atelier depuis 1952
hormis sa femme qui est partie avec le boulanger

le boulanger a vendu sa boutique,
le jeune installé à sa place et sa femme enceinte
se lèvent à quatre heures du matin,

à six heures vous avez une baguette brûlante entre les mains
et vous rejoignez les autres sans domicile fixe
sous l'escalier en fer à cheval, à gauche de la gare.

**Quatre versions de moi-même
à la troisième personne du singulier**

*à Marcel Mauss
et Michel Bass*

1)

elle connaît l'arche exotique des ethnologues
et la poésie engagée au plus près des bourreaux,
elle analysa l'expérience admirable de Malinowski
dans les îles Trobriand
et apprit par cœur les poèmes de son homonyme,
l'artiste scellé dans la semelle de Staline

sur le fil du rasoir
elle explore la Conscience Universelle :
de son ventre intouchable
elle voit tomber
la montagne magique de l'espérance
dans le trou d'une souris grise.

2)

après des années de navigation à vue
d'une bibliothèque à l'autre
chevauchant les textes originaux et les apocryphes,
elle se voit partagée entre l'exil du poète
et l'assemblage des phrases mémorables
aux pieds des Mandarins

3)

ses consœurs s'accrochent farouchement au passé,
leur perroquet s'évertue à répéter la leçon idéale -
la femme est un atome libre dans le chaos,
l'innocence jaillit de la tête fendue de l'enfant,
dieu hermaphrodite,
conçu dans le crâne de Rousseau, l'homme, l'homme...

4)

depuis quelque temps,
lors de ses explorations de myope
elle croise dans la rue
un clochard licencié en lettres classiques
domicilié sous le pont des artistes

il surveille de loin ses promenades solitaires,
son œil valide brille d'une malice indestructible,
sa mauvaise odeur capte dans son filet la vie obscure,
il fait des grimaces convulsives qui pulvérisent
les nobles croyances vouées à la séduction amoureuse

de retour dans sa solitude
elle croque le rêve en dose léthale
et chante l'essentiel

*« la souris grise me fait la bise
la souris grise mange le chat
Belzébuth n'est jamais là
un deux trois*

comptez sans moi. »

Énigme pour s'enrichir comme Eisik

(ou le pari impossible de transcrire

des histoires exemplaires dans une vision post-moderne)

Le rabbin Eisik fit le même rêve trois fois de suite.

Il était sage et au bout de la troisième fois

il prit son bâton de rabbin et quitta son pays,

il marcha jusqu'aux portes d'une grande ville

et là,

l'officier de garde lui posa quelques questions de routine

mais le rabbin ne sut pas quoi répondre

il se rappelait uniquement son rêve revenu trois fois

il le conta à l'officier en uniforme qui rit aux éclats

et rit et rit

puis, pour se calmer,

l'officier raconta son propre rêve obsédant mais il ajouta

qu'il ne comptait pas prendre le chemin de l'errance

pour autant

Le rabbin Eisik l'écouta et le remercia humblement
il loua ce brave étranger qui avait su se confier sans façon

L'officier de garde pensa que le vieux avait perdu ses esprits
et lui demanda de circuler aussitôt

Le rabbin rentra chez lui en chantant
et devint riche du jour au lendemain

*Eisik dit : pour être dans l'histoire,
il faudrait voyager sans raison
et partager nos rêves avec les étrangers.*

Désespoir caché dans les couleurs de Chagall

à Paul Célan

Qui pensera vous demander le coût des ténèbres
et d'où vient ce coq noir pour la prière
et combien de vendredis - à la lueur d'une bougie
Comment sauvegarder votre nom dans le feu ?

Qui cherchera à savoir avec quelle puissance
l'idée des limites et le sacrifice du fils nous envahissent...
les réponses nous ravissent à dieu, diriez-vous,
Est-ce bien utile de réunir le tribunal pour un poète ?

Un veau d'or a poussé devant les portes blindées
Sur les toits brille le nombre sacré des blessures indicibles
comment parlerions-nous la langue de l'enfance de jadis
pour qu'une présence se montre à nous - Qui est là ?

Un jour il faut s'affronter aux ténèbres et dire :
tant que la poésie se lève au point du jour
et referme l'unique mot imprononçable,
l'inscription vit en nous - *à qui la transmettre ?*

Devant un rouleau brûlé sur la route de l'Orient
après un tremblement de terre, près des tombeaux béants,
l'ange a frappé nos lèvres - il a ouvert nos yeux
A qui montrer la lumière dans cet espace de noir absolu ?

Personne n'est réveillé pour nous accueillir dans l'hiver
Emportés par le fleuve d'une écriture broyée dans la glace
Rachetés avec le sang des lettres - à la lueur d'une bougie
Qui sommes-nous pour oser encore chanter ces vocables ?

Vidéo d'amateur avec chat

(à l'heure où les animaux remplacent toute autre présence)

Son deuxième chat s'appelle Fitz Roy,
il loge sur le lit de préférence,
il est l'incarnation d'un maître d'échec,
Colette, son écrivain de chevet, l'aurait affirmé aussi
- la mort en personne a dû faire face à la bête

Lorsque Fitz Roy quitte sa place
son corps affronte un paysage accidenté

Des journaux s'amoncellent sur le plancher
car l'homme lit au lit, le soir, la nuit, le matin,
l'approche du matelas devient
un périple dangereux,
- l'homme lit au lit et mange du chocolat

Le papier argenté agace le chat,
le papier journal est son gibier de choix

Dans ses habits de ville, l'homme lit au lit
pendant que son chat part à la chasse
il capture et déchiquette le papier à belles dents
il a l'appétit féroce du félin lancé à la poursuite du zébu
- l'homme crie d'arrêter le massacre puis il écluse une bière

Le maître d'échec de jadis le regard sans émoi,
il refuse de croire que le monde abrite Dieu

L'homme découvre les catastrophes publiées dans le journal,
il croque du chocolat et boit de la bière jusqu'à la nausée,
le sommeil le surprend dans cet état vulnérable,
le sommeil attend pour passer la main à la mort
- mais la mort a fait l'expérience du chat

Lors de sa dernière visite, elle a été coincée sur l'échiquier
le maître-chat l'avait prise pour une débutante.

(Dans le rôle de la reine
Colette riait aux éclats)

Le constat de l'épicier indien qui a fait faillite

« nos échecs sont
les sacrifices exigés par
les dieux du progrès en rage

en revanche
les feuilles jaunes du marronnier
et les terres brûlées des ancêtres

sont
les laboratoires
soigneusement choisis

par les élites avisées
du monde libre »

A l'heure sacro-sainte de midi

rien ne vous empêche de franchir le portail de ce passage privé
pour y dénicher un jardin rempli de nains et de vieux
vêtus de longues robes, chaussés de babouches

ils lancent les rumeurs en plusieurs langues et vous proposent
un jeu de divination immédiate pour le cœur et la bourse,
pour le bonheur de vos enfants même si vous n'en avez pas

à quelques pas d'ici, un tailleur et un écrivain à bas prix
se laissent photographier par un ethnologue américain qui dit :
« ce quartier a horreur du vide, même les maisons murées parlent »

l'écrivain hausse les épaules et pense au meilleur couscous,
un husky blanc qui n'a jamais vu le pôle aboie devant le restaurant
le coiffeur des dames surgit et peste contre l'invasion canine

qu'est-ce que ça peut vous faire ?
lance l'actrice d'une série télévisée
pour l'heure, j'ai besoin d'une coupe et faites vite !

Laissez-les continuer ainsi
et dirigez-vous vers une place sans nom
pour assister à la danse des ancêtres

devant la statue d'un centaure miséreux
un ancien combattant sénégalais danse
et pleure jusqu'à l'épuisement.

II

...au menu
un atelier d'artiste

Décomposition dans l'atelier d'écriture

à Pénélope

*« Il y a des nuits où une main invisible
estropie les mots sur la page
une main qui n'a rien d'un ange
démantibule la syntaxe captive*

*Sa présence s'impose
au fond d'un verre vide
dans l'ampoule grillée*

*Sa présence atténuée l'odeur du pain moisi
et orchestre les plaintes
des toxicomanes qui attendent leur livreur
en bas de la rue des Vinazgriers »*

J'ai fini, pour une fois j'ai vraiment fini,
je n'ajouterai pas une ligue à ce poème,
je ne tiendrai pas compte de ceux qui me diraient :

- la beauté des hommes échappe à votre regard,
- à vous lire, on pense au cou tordu d'un pigeon,

- vous ferriez mieux de jeter ce manuscrit à la poubelle,
- changez vos habitudes et entamez une cure, n'importe

Je ne les écouterai plus comme avant, j'ai fini,
ce poème s'achève ici
pour justifier mes nuits creuses
où
une main invisible me force à rester aux aguets,

mon errance continue devant une page blanche,

j'obéis à une main qui n'a rien d'un ange
elle s'impose au fond

partout
dans les odeurs de la cuisine
la plainte de la rue
nulle part

Fait littéral

avec mon stylo neuf comme un œuf de Pâques
comme un cadeau d'enfance
comme un ami revenu de Sibérie
je suis toute fière avec mon stylo
et je me fais prendre en photo
même si mes yeux servent uniquement à adopter
cette pose de taupe exposée au soleil ;

je ne peux plus saisir le saphir tournant sur la platine
ni le cafard qui se mélange aux miettes de pain
je ne peux plus recoudre le bouton dans un *exercice de style*
mais ce stylo neuf sait vaincre ma faiblesse à tel point que
je n'ose même pas le toucher :
il est l'antenne sensible ouverte vers le ciel où
les monstres et les anges s'entrelacent
et engendrent l'avenir

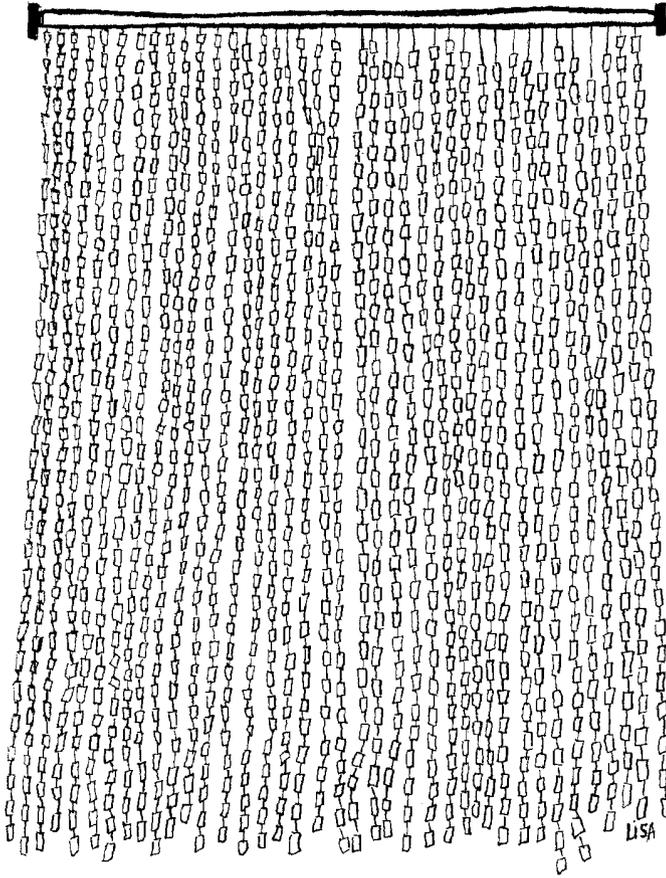
un monde se bouscule au bout de sa plume
et de surcroît
il n'a pas besoin d'écrire pour survivre à la folie.

**Clin d'œil dans la rue du Paradis,
X^e arrondissement**

mon jeune interlocuteur me confie
combien les chats lui déplaisent

je m'entends lui répondre
par enchantement

j'inventerai pour toi
une autre histoire
un décor merveilleux
des airs indémodables
des écharpes en soie
des miroirs hermaphrodites
des sangles multicolores
des herbes folles
des cailles dodues
et toute une vie de chien
en cristal de Baccara.



La proximité du Faust paternel

c'est l'âge de pierre
l'âge de mon père :
il aime toujours sa cigarette au réveil
et une belle femme pour un tango,

à la tombée de la nuit, il quitte le cimetière
et toutes les choses interdites
il les ramène vers lui
avec un geste de démiurge qui s'en fiche du ciel

avec son mouchoir en soie qu'on lui a glissé dans la poche
il essuie les trous de ses yeux
il sèche une larme éternelle
et vide un dernier verre en riant aux anges

avant de s'en aller vers l'âge de pierre
sur le chemin étroit qui mène Nulle Part
je l'entends ricaner, mon père,
« l'immortalité, bof ! »

La pauvreté des poètes interdits

au poète inconnu

Une femme, trois fois mère, marche au bord du canal
elle aperçoit un port en ruine sur une île de craie,
ce port où échouent les poètes et les fous tombés
dans les écarts de l'ivresse et les trous de mémoire

A l'heure où les eaux du canal rejettent
les oiseaux morts de froid et les sacs en plastique
les poètes émergent accrochés à une jonque de fortune,
mille visages plaintifs s'abandonnent à la glace

La femme aperçoit son homme sur la jonque,
celui qui a donné sa côte solitaire
pour la faire venir à la poésie,
il lui tend le livre de sa vie jamais publié

« Nous nous reconnaissons à l'instant
et nos larmes se rejoignent à l'extrême orient
dans un mouvement sans histoire
au port des poètes ruinés à force de se taire ».

Mère de vent et de sel

elle l'a senti avant que j'ouvre les yeux
elle l'a pensé avant que je sache lire
elle l'a serré dans ses bras avant, avant,
avant moi, elle
ses yeux ont pleuré toutes les larmes de l'aube
ses poignets ont saigné à blanc

debout, au bord de l'écluse,
je lève les bras,
je fais des signes,
j'attends la révélation
de sa trace invisible.

Poème pour évoquer le goût d'un rêve sans corps

*« tu reconnais l'odeur forte du basilic
et le rouge figé dans la blessure
d'un oiseau frappé en plein vol »*

ainsi parle mon cuisinier familier
pendant qu'il découpe la viande
avec les gestes rêveurs d'une dentellière

ma conscience remonte d'un rêve gourmand
à la surface d'un jour drapé d'une nappe brodée main,
un soleil d'hiver glace les vitres de la mémoire

mes yeux ne découvriront jamais
le commencement du monde
mon plafond ne s'ouvrira pas aux dieux

il me reste cinq minutes d'envie parfaite
dans une cuisine provençale ouverte sur la mer,
diluée dans le fantasme d'un orient express

puis je m'arrache aux draps aussi légers
que les îles flottantes de ma mère
ignorant pourquoi

mon corps en lutte permanente censure ce rêve.

L'exil garde toujours un vieux parfum livresque

gymnaste roumaine à la force d'une fourmi
suspendue à la barre fixe
elle a appris par cœur toutes les vérités
et le fait que l'avenir n'appartient pas à ce monde
- un album de photos est la preuve unique du passé

elle est partie
oubliée par le grand frère incestueux
rongée par l'envie de changer de ciel
emportée par le tourbillon du défi
- qui aurait pu dire pourquoi elle est partie

chaque nuit elle entame un nouvel exil à Pigalle
rédige un journal à l'encre sympathique
mange des champignons de Paris
et passe ses vacances dans une caravane
- la Grande Bibliothèque n'abrite pas sa raison d'être

en longeant la Seine, elle se rappelle qui elle est
ce qu'elle fut et prise par un fou rire
elle pense à Ovide dont on parlait à l'école
l'artiste banni qui se croyait immortel
- une frontière de feu refoule les errants.

Parlote de minuit

« Toi, ma vieillesse éternellement jeune,
en parfait état,
possédant toutes tes facultés,
apte à servir la nature à merveille,
toi, prends donc en charge mon corps entier,
mes désirs en vrac et n'oublie surtout pas
mes yeux frappés de cécité,
capables de rêver à la perfection,
prends tout et emporte de surcroît
cette terrible image du miroir qui ne me reconnaît plus
- sénile comme le sont tous les miroirs -

oh, toi, ma vieillesse éternellement belle,
parle-moi de ta dernière rentrée littéraire
au moment où mes amies s'en vont nourrir
les vers de terre,
quant à moi,
je reste recroquevillée sous la couette
et je rêve de rebrousser chemin
vers le ventre d'une autre mère. »

Passé collectif

les bruits imperceptibles percent les murs,
les voisins défilent dans mes rêves,
chacun dévoile une scène particulière

les veuves portent à la laverie et rangent dans les placards
la lingerie intime du mari et les draps de la grand-mère
fidèles au culte des morts sans jamais l'avouer

les célibataires effacent la poussière sur les meubles
avec le geste hésitant des amnésiques
oubliant même le visage de leur propre mère

les rescapés de justesse fouillent dans des vieux papiers
à la recherche d'une implacable déclaration
qui a changé leur destin sous l'Occupation

les propriétaires attendent que leur tante de Charleville
passe enfin l'arme à gauche en leur absence
dans l'espoir d'hériter un maître flamand

les couples errent d'une braderie à une autre
avec la mélancolie des anges
avant la fermeture définitive de leur propre avenir

tous ces bruits m'entourent et changent de visages
leurs griffes tenaces poussent dans mes rêves
et s'engouffrent derrière le cadran d'un réveil fêlé

Un grain de sable dans les rouages ou l'éternel recommencement

à J.L.B. de l'Ouroboros

« *Buenos Aires* » était notre mère suspendue
aux nuages de myrrhe, de cannelle brûlée,
les larmes ruisselaient sur nos masques baroques

j'étais la vierge des poètes ratés,
mes mains recevaient les prières misérables,
le jaune du jaguar s'abîmait dans la mer

la chaleur nocturne collait à ma peau,
je faisais tinter mes chaînes, mes défenses de cuivre,
un homme aveugle m'ordonna de le suivre

il croquait les alexandrins, crachait les noyaux,
ses mots charriaient l'invisible dans le fleuve,
« le jaune du jaguar s'abîmait dans la mer »

un corbeau ivre parlait (*nevermore*)
à ceux qui écrivent et se pavanent de gloire,
« les larmes ruisselaient sur nos masques baroques »

avec nos bâtons d'aveugle
nus dans notre désobéissance
nous franchissons le Rubicon
d'un cœur léger

Table

I - Cailles en sarcophage - côté quartier

Bruits de palier - 1°	10
Un cas d'école au crépuscule	11
L'exception de la nature féminine	13
L'hiver nous vient toujours d'ailleurs	14
Chaque chose en son temps	16
Passe-temps dans le XI ^e parisien	17
Rétrospective à vol d'oiseau	18
Des cailles en sarcophage	20
Bruits de palier - 2°	22
Poème aux contours flottants du vendredi soir	23
Théorie à usage rebelle	24
Les bonshommes d'un quartier en plein développement urbain	27
quatre versions de moi-même à la troisième personne du singulier	28
Énigme pour s'enrichir comme Eisik	30
Désespoir caché dans les couleurs de Chagaïl	32
Vidéo d'amateur avec chat	34
Le constat de l'épicier indien qui a fait faillite	36
A l'heure sacro-sainte de midi	37

II -... au menu un atelier d'artiste

Décomposition dans l'atelier d'écriture	40
Fait littéral	42
Clin d'œil dans la rue du Paradis	43
La proximité du Faust paternel	45
La pauvreté des poètes interdits	46

Mère de vent et de sel47
Poème pour évoquer le goût d'un rêve sans corps49
L'exil garde toujours un vieux parfum livresque50
Parlote de minuit51
Passé collectif52
Un grain de sable dans les rouages53

« L'échappée belle »
Collection animée par Robert Dadillon

